
N°

L'HÔTEL EN VENTE,

OU

ENCORE M. GUILLAUME,

COMÉDIE-ANECDOTE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

PAR M. SEWRIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 13 juillet 1812.

PRIX : 1 FRANC 25 CENT.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, n.o 29, vis-à-vis la rue d l Ancry.

De l'Imprimerie de Mad. V.e DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, N°. 78.

AN 1812.

PERSONNAGES. *Acteurs.*

M. GUILLAUME.	M. Dubois.
GÉRARD, son valet de Chambre.	M. Potier.
Madame GÉRARD.	M.me Barroyer.
GAILLOT, Jardinier.	M. Tiercelin.
Deux petits Garçons, enfans de Gaillot.	
Un Perruquier gascon.	M. Odry.

La Scène se passe à Paris.

Au premier Acte,

Chez M. Guillaume, au Faubourg Saint-Germain.

Au deuxième acte,

Dans un Hôtel de la rue des Martyrs.

L'HÔTEL EN VENTE,

OU

ENCORE M. GUILLAUME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRARD, *seul.* (*Il est habillé, et n'a plus que sa perruque à mettre. Quand il ôtera son bonnet de coton, on lui verra la tête toute rasée*).

Je ne conçois plus rien au caractère de ma femme. . .. Pendant vingt-neuf ans nous n'avons pas eu la moindre altercation. . . Cette année-ci, c'est une bisbille continuelle. Je cherche, j'imagine, j'invente mille moyens pour lui plaire, ça lui déplait. Veux-je lui faire une surprise, ça ne la surprend pas du tout. . . . . . plus souvent même, ça m'attire . . . . . Ah ! peut-être aussi est-ce parceque je deviens vieux. . . la figure change. . . j'étais si frais dans mon adolescence ! . . . frais! frais! comme une pêche qu'on vient de cueillir . . . . le velouté sur les joues . . . . à présent. .. les pattes d'oie .... le front chauve . ... la barbe grise .... je sens bien que c'est piquant, et qu'il faut cacher ça. à sa femme. . . Voyons, tentons tous les moyens pour me rattacher la mienne... Pendant qu'elle est allée à Baville, je me suis fait couper les cheveux, et le perruquier de M. Guillaume m'a promis une perruque qui, dit-il, doit me rajeunir de trente ans.

SCÈNE II.

GERARD, LE PERRUQUIER, *portant une perruque toute neuve et bien poudrée.*

LE PERRUQUIER.

Mé voici ; jé vous apporte le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres.

GERARD.

Attendez, restez-là, que j'aille voir si M. Guillaume est levé. (*Il va sur la pointe des pieds à une porte de côté, il l'entr'ouvre et écoute*) non, je n'entends pas encore de bruit dans sa chambre . . . . vite que je m'asseye ; essayez-la moi.

LE PERRUQUIER.

Soyez tranquille, mossu Gérard, jé réponds qué céla doit vous aller comme un charme ; c'est la trente-sixième qué jé fais sur cette coupe, et jé n'en ai pas encore manqué une. (*Il ôte à Gérard son bonnet de nuit.*) Daïurs, quand on a une tête comme la vôtre.. .

GERARD.

Oui..vous trouvez donc que j'ai une vraie tête à perruque.

LE PERRUQUIER.

Ah ! il faudrait être un ignare, une vestia, pour né pas r du premier coup-d'œil les formes et les contours dé saisie chef.
votr

GERARD.

De mon chef !

LE PERRUQUIER.

Eh oui ! cé qué nous autres gens de l'art, nous appelons un chef . . . . c'est ça. (*Il lui enfonce le doigt sur le crâne.*)

GERARD.

Doucement !.. vous appuyez trop fort.

LE PERRUQUIER.

Né craignez rien. . . . céla mé connaît. . . . jé suis familiarisé avec tous les ressorts de la machine ; voici *l'ossé pubis*, voilà lé *caput mortuum* . . . les *omoplates* à droite et le *femur* à gauche.

GERARD.

Vous êtes donc un anatomiste.

LE PERRUQUIER.

Jé lé crois; j'ai travaillé trois ans aux amphithéâtres, et j'ai la main si légère qué jé parie vous disséquer, sans vous faire lé moindré mal.

GERARD.

Grand merci, je vous crois sur parole.

LE PERRUQUIER, *après avoir arrangé sa perruque.*

A présent, vous voilà comme un président à mortier.

GERARD.

Quel dommage que ma femme ne soit pas ici pour me voir tout de suite!

LE PERRUQUIER.

Elle est donc absente, madame Gérard!

GERARD.

Oui.

LE PERRUQUIER.

Lévez-vous, et régardez-vous dans la glace.

GERARD, *se regardant.*

Il me semble que ces deux pointes-là font un peu trop les cornes.

LE PERRUQUIER.

Songez donc qué c'est uné perruque à circonstances; n'y touchez pas, sandis; n'y touchez pas.

GERARD.

Vous me trouvez-donc?. . .

LE PERRUQUIER.

Veau comme un Adonis!

GERARD.

Vraiment?

LE PERRUQUIER.

Jé vous promets qué madame Gérard né vous reconnaîtra pas.

GERARD.

C'est possible! elle m'a quitté hier avec mes cheveux . . . Combien vous faut-il?

LE PERRUQUIER.

Dix écus, mossu Gérard.

GÉRARD.

Dix. . . .

LE PERRUQUIER.

Jé les fais payer quarante francs à tout lé monde, mais pour vous, valet dé chambre dé mossu Guillaume, dont

vous m'avez donné la pratique, jé né regarde pas à une pistole dé plus ou dé moins.

GÉRARD.

Tenez, les voilà . . . mais si ma femme vous faisait quelques questions, dites-lui que c'est quinze francs, entendez-vous?

LE PERRUQUIER.

Jé comprends. . . Madame Gérard est économe, et. . . .

GÉRARD.

Oui, et elle serait fâchée que ma tête lui coutât si cher.

LE PERRUQUIER.

Votre serviteur, mossu Gérard.

GÉRARD.

Bien le bonjour . . . allez, allez, M. Guillaume ne tardera pas à se lever.

LE PERRUQUIER.

Recommandez-moi toujours, jé vous prie, à ses bontés... c'est un si brave homme! et mon petit avoir s'est accru dé moitié dépuis qué j'ai l'honneur dé l'accommoder. .
Adieu, mossu Gérard. (*Il sort*).

SCÈNE III.

GÉRARD, *seul, et se regardant avec complaisance dans le miroir.*

Ah! ma femme peut revenir à présent . . . je l'attends de pied ferme. . . . Effectivement, cela me fait une figure toute nouvelle. . . j'ai l'air de quelque chose.... me voilà au moins délivré de ce crapaud que j'avais toujours derrière la tête...et puis que ça sera commode!... monsieur est pressé, il m'appelle, j'ai encore mon bonnet de nuit, crac, crac, en deux temps je suis prêt, et je parais devant lui d'une manière plus décente.

(*Pendant tout ce monologue, il a préparé la table pour le déjeûner de M. Guillaume; le fauteuil où il doit s'asseoir. Il prend ensuite la serviette dont il s'est servi en se faisant coîffer et va la secouer par une fenêtre; c'est dans ce moment que madame Gérard appelle.*)

Madame GERARD, *dans la coulisse.*

Monsieur Gérard!

GÉRARD, *tout en secouant sa serviette.*

Hein?... c'est ma femme, je crois! allons, elle est exacte.

Madame GÉRARD, *dans la coulisse.*

M. Gérard?

GÉRARD, *riant.*

Voyons, si elle s'appercevra de mon changement de coiffure.

SCÈNE IV.

M. ET MADAME GÉRARD.

Madame GÉRARD, *entrant.*

Etes-vous là, M. Gérard ?

GÉRARD.

Ah ! te voilà, mon cœur !

Madame GÉRARD, *s'asseyant dans le fauteuil.*

Ouf! et bien fatiguée !

GÉRARD, *tenant la serviette entre elle et lui.*

Je le crois... Tu es venue par le charaban, maman.

Madame GÉRARD.

Eh ! mon dieu oui ! et douze lieues dans une pareille voiture!

GÉRARD.

Ça cahote, n'est-ce pas ?

Madame GÉRARD.

J'en réponds... mais après tout, je ne regrette pas mes peines, quand c'est pour le service de monsieur.

GÉRARD.

Tu as donc fait sa commission ?

Madame GÉRARD.

Oui... mais qu'est-ce que vous faites donc là avec votre serviette ?

GÉRARD.

Rien... c'est que je regarde...

Madame GÉRARD.

Vous regardez !... vous ne m'avez seulement pas encore embrassée !

GÉRARD.

Ah ! c'est vrai ! (*Il va pour l'embrasser.*) Ma chère petite...

Madame GÉRARD, *stupéfaite.*

Eh bien ?

GÉRARD.

Quoi ?

Madame GERARD, *les yeux fixés sur la perruque.*

Qu'est-ce que je vois là?

GÉRARD, *se retournant.*

Qu'est-ce que tu vois?

Madame GÉRARD.

C'est de vous que je parle, M. Gérard.

GÉRARD.

De moi ?

Madame GERARD.

Avez-vous perdu la tête ?

GERARD.

Non.... (*il se tâte la tête*) je ne crois pas du moins.

Madame GERARD.

Ah! éloignez-vous... vous êtes laid à faire peur.

GERARD, *riant.*

Tu plaisantes, j'imagine.

Madame GERARD.

Je plaisante! je plaisante!.... vos cheveux?.... où sont vos cheveux? qu'avez vous fait de vos cheveux ?

GERARD, *tirant un papier de sa poche.*

Eh! bien les voici. .. dans ce papier. . . tiensje t'en ferai faire des bracelets pour le jour de ta fête.

Madame GERARD.

Vous êtes un fou, un extravagant..... un homme qu'il faudrait mettre aux petites maisons.

GERARD, *déconcerté.*

Oh! par exemple, voilà une perruque, ma femme.

Madame GERARD.

Sortez de devantmoi, je ne veux plus vous voir avec ce visage.

GERARD.

Mais mon visage est toujours le même.

Madame GERARD.

Le même! cela vous donne cinquante ans de plus. . . . .

Quittez cette mascarade bien vîte, ou ne vous avisez plus de me parler.

GERARD, *levant sa perruque et faisant voir sa tête toute rasée.*

(*A part.*) Eh bien! j'ai encore joliment réussi (*Haut.*) Mais tu demandes l'impossible à cette heure. . . tiens, je t'en fais juge. Crois-tu que ça repousse comme des champignons?

Madame GERARD.

Ah! quelle horreur.

GERARD.

Ma femme. . .

Madame GERARD.

Votre femme! je l'ai été, je ne la suis plus, je ne veux plus l'être.

GERARD *se fâchant.*

Madame Gérard!. . .

Madame GERARD, *plus haut que lui.*

M. Gérard!

GERARD *s'appaisant.*

Un peu plus bas, je vous en prie. Monsieur n'aurait qu'à vous entendre.

Madame GERARD.

Monsieur. . . je suis sûre qu'il sera le premier à rire de votre ridicule figure.

GERARD, *en colère.*

Ridicule!. . . Je vous ordonne de vous taire, madame Gérard.

Madame GERARD.

De me taire! m'imposer silence, à moi! à mon âge!. . . il vous sied bien de prendre ce ton d'autorité.

GERARD.

Vous voulez me faire sortir des gonds.

Madame GERARD.

Vous voulez que je me plie à vos caprices, à vos fantaisies; cela ne sera pas.

GERARD.

Mais, au moins, allons nous expliquer ailleurs.

Madame GERARD.

Non, non, je voudrais qu'il y eût ici des témoins de votre dûreté à mon égard.

GERARD.

De ma dûreté !.... O ciel!.... Vous êtes une méchante femme !

Madame GERARD.

Vous êtes un tyran.

GERARD.

Moi qui me mets la tête à la torture pour vous être agréable !

Madame GERARD.

Vous n'avez jamais rien fait qu'à l'envers du bon sens.

GERARD.

Depuis long-temps vous me rendez le plus malheureux des hommes. Il faudra que cela finisse.

Madame GERARD.

Cela finira aujourd'hui même.

GERARD.

Je vais remercier M. Guillaume, et chercher une autre condition.

Madame GERARD.

N'en prenez pas la peine, j'ai déjà tout prévu ; c'est moi qui sortirai, et dans une heure je serai bien loin.

GERARD.

Allez où bon vous semblera ; je m'en soucie comme de l'an quarante.

Madame GERARD.

J'aimerais mieux mandier mon pain que d'être un instant de plus à votre charge.

GERARD.

Eh bien, je serai débarrasé d'un grand fardeau.

Madame GERARD.

Vous croyez peut-être que je n'en aurai pas le courage.. . .

GERARD.

Je sais que vous êtes capable de tout.

Madame GERARD.

De tout!. . . M. Gérard.

GERARD.

Criez.. . . . criez encore plus haut, madame. . . . ah ! ah ! . . .

Madame GERARD.

Traître ! . . . Adieu, monsieur.

Elle sort furieuse.

GERARD.

Adieu, madame.

SCÈNE V.

GERARD, *tombant dans un fauteuil.*

Ah! quelle scène, quelle scène! quelle scène! (*Il pleure*). Et le tout! . . . . pour une perruque! N'y a-t-il pas de quoi s'arracher les cheveux. J'étais si loin de penser que cela pût lui monter la tête . . . J'en ai les bras et les jambes cassées . . . . O Dieu! Voici M. Guillaume, renfonçons nos larmes, et ne lui laissons pas apercevoir notre chagrin.

SCÈNE VI.

M. GUILLAUME, *en robe de chambre.* GERARD.

(*M. Guillaume tient à la main plusieurs papiers*).

M. GUILLAUME.

Ah ! je vais déjeûner.

GERARD *prenant le chocolat qui est au coin du feu et le servant d'une main tremblante dans une tasse qui est sur la table.*

Voici votre chocolat.

(*M. Guillaume s'assied dans le fauteuil, il déjeûne, et Gérard reste auprès de lui une serviette sous le bras.*)

M. GUILLAUME.

Gérard. . . qu'ai-je donc entendu tout-à-l'heure ? il m'a semblé qu'on se disputait.

GERARD.

Monsieur, c'est apparemment. . . . dans. . . . dans la rue . . . quelques gens ivres . . . qui passaient.

M. GUILLAUME, *regardant Gérard, et remarquant sa perruque.*

Ah ! ah ! voilà du changement.

GERARD, *soupirant.*

Oui, monsieur. . . . trouvez-vous que ça m'aille?

M. GUILLAUME.

Non . . . non . . . franchement . . . cela te donne un air. . . tout sérieux. . . triste. . .

GERARD.

J'en ai bien l'air et le jeu.

M. GUILLAUME.

Madame Gérard est-elle revenue de Baville ?

GERARD, *soupirant.*

Oui, monsieur.

M. GUILLAUME.

Elle s'est acquittée de ma commission.

GERARD.

Oui. . . . oui, monsieur.

M. GUILLAUME.

Gérard, tu trouveras sur ma cheminée un rouleau de vingt-cinq louis . . . et tu le porteras à cette adresse.

GERARD.

Oui, monsieur.

M. GUILLAUME.

Tu tâcheras de le faire tenir. . . . sans qu'on devine de quelle part, entends-tu ?

GERARD.

Oui, monsieur.

M. GUILLAUME.

C'est une famille . . . qui a été riche autrefois.

GERARD.

Je comprends, je comprends. . . . Ah! mon cher maître! toujours le même!

M. GUILLAUME.

Gérard, je pense aussi à toi . . . . à ta femme. . . . Voilà trente ans que vous me servez, et je n'ai encore rien fait pour vous.

GERARD, *soupirant.*

Je n'ai plus besoin de rien, monsieur; pour le temps que. . . . certainement . . . assurément.

M. GUILLAUME, *le regardant.*

Mais qu'as-tu donc aujourd'hui ? je ne te trouve pas aussi gai que de coutume.

GERARD, *s'efforçant de rire.*

Mais, monsieur, c'est une idée que vous avez comme cela . . . . je suis gai, très-gai.

M. GUILLAUME.

Non, non, tu as quelque chose ; pourquoi craindrais-tu de t'expliquer avec moi ? parle. As-tu fait quelque perte fâcheuse ?

GERARD.

Non, monsieur.

M. GUILLAUME.

As-tu des dettes ?

GERARD.

Non, monsieur.

M. GUILLAUME.

Ta femme ! . . . (*Gerard fait un mouvement*). Eh bien ! ce voyage de Baville serait-il la cause de quelqu'accident ?

GERARD.

Non, mais puisqu'il faut enfin vous l'avouer, ce bruit, cette dispute, ces cris que vous avez entendus tout-à-l'heure, . . . c'était ma femme !

M. GUILLAUME.

Comment ! . . . vous vous êtes querellés ?

GERARD.

Oui monsieur.

M. GUILLAUME.

J'avais bien remarqué depuis quelque temps un peu de froideur entre vous ; mais . . . .

GERARD.

Ça n'a fait que croître et embellir, monsieur ; les choses en sont venues au point, que jamais nous ne pourrons nous revoir en face.

M. GUILLAUME.

Jamais !

GERARD.

Nous avons juré même de ne plus habiter le même lieu.

M. GUILLAUME.

Qu'entends-je ? . . . Une séparation !

GERARD.

O mon Dieu ! séparation de corps et de biens, s'il y en a ...... mais il n'y en a pas.

M. GUILLAUME.

Que je sache au moins le sujet de votre querelle.

GERARD.

Ce n'est rien, rien, moins que rien. C'est cette maudite perruque.

M. GUILLAUME, *riant.*

Ah! tu m'en diras tant! . . . Ecoute donc, mon ami, à notre âge, les innovations sont dangereuses.

GERARD.

Mais que voulais-je, moi? que prétendais-je? qu'avais-je en vue? le seul désir de lui plaire.

M. GUILLAUME.

Et tu as fait un faux calcul. La faute pourtant n'est pas bien grave, tu la répareras le plus tôt possible; et Madame Gerard, elle-même, sera trop raisonnable. . . .

GERARD.

Oh! monsieur, vous ne la connaissez pas : c'est une femme excellente, économe, sage, rangée, laborieuse . . . mais entêtée à elle seule plus que vous et moi; c'est-à-dire, en supposant que vous le soyez.

M. GUILLAUME, *riant à part.*

La comparaison est bien trouvée.

GERARD.

Elle a de bons momens; mais elle a de mauvais quarts d'heure.

M. GUILLAUME.

Console-toi; je parlerai à ta femme; et j'espère qu'avant ce soir....

GERARD.

Avant ce soir!. . . vous croyez ça.... eh bien oui!... Monsieur, monsieur, je crois que la voici elle-même.

M. GUILLAUME.

Oui, va-t-en, va-t-en.

GERARD.

Je vous en prie, faites-lui une bonne sémonce... et pour vous et pour moi.

(*Gérard se retire par le côté gauche*).

M. GUILLAUME, *riant.*

Il suffit. . . ce pauvre Gérard. . . Voyons donc si je pourrai faire entendre raison à sa femme.

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME, Madame GERARD, *arrangée comme pour quitter la maison : elle a sous le bras un paquet qu'elle dépose en entrant sur un fauteuil près de la porte.*

Madame GERARD, *à part.*

Bon! voilà justement M. Guillaume.... Cela va l'affliger; mais pour cette fois mon parti est bien pris, et pour rien au monde, je ne consentirai. . . .

M. GUILLAUME.

Approchez, madame Gérard.. . . ce qu'on m'a dites t-il bien vrai?... de la brouille dans le ménage?

Madame GERARD.

Oui, monsieur; puisque vous le savez, je n'en ferai point mystère Je ne suis plus à votre service, et je venais pour avoir l'honneur de vous faire mes adieux. Croyez que je n'oublierai jamais les bontés que vous avez eues pour moi. Je vous étais attachée, monsieur, je le suis encore, et je le serai toute ma vie; mais M. Gérard!... dès ce moment, il existe entre nous une barrière.

M. GUILLAUME.

Madame Gérard, écoutez-moi, je vous prie . .

Madame GERARD.

Je sais, monsieur, toutes les objections que vous pouvez me faire; je conviens de tout, et vous avez raison. Vous auriez tort même qu'il ne m'appartiendrait pas de le dire, parce que le respect, la reconnaissance. . . je n'en manquerai jamais à votre égard; mais. . .

M. GUILLAUME.

Laissez-moi du moins vous. . .

Madame GERARD.

Oui, monsieur, je . . .

M. GUILLAUME.

Vous faire observer. . .

Madame GERARD.

Certainement, certainement! vos observations sont trés-justes, et tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître conviennent bien que pour donner de bons conseils, il n'y a que vous, vous seul au monde; mais . . .

M. GUILLAUME.

Mais! mais!... je ne vous ai point encore parlé, madame Gérard!

Madame GERARD.

Si fait! si fait!... monsieur. Ou du moins, si vous n'avez pas parlé, j'ai deviné tout ce que vous vouliez me dire, et il m'a fallu faire un grand effort pour vous répondre tout ce que j'ai répondu.

M. GUILLAUME, *riant.*

Un grand effort! Il me semble, au contraire, que cela vous coûte peu.

Madame GERARD.

C'est la nécessité qui m'y oblige. Vous êtes trop bon pour ne pas me pardonner, trop franc pour ne pas avouer que tous les torts sont du côté de M. Gérard; car s'il vous a raconté le sujet de notre querelle, il s'est bien gardé sans doute de vous dire la manière dont il m'a traitée.

M. GUILLAUME.

Je sais que dans son premier mouvement, il a été plus loin.....

Madame GERARD.

Plus loin! plus loin! je vous en fais juge, mon cher maître! . . . (*Pleurant*) Je suis une méchante femme! je le rends le plus malheureux des hommes! Enfin, le croiriez-vous? il m'a ordonné. . . . ordonné de me taire. . . Me taire! me taire! c'est la première fois qu'on m'a défendu de parler; et assurément je ne méritais pas cette apostrophe!

M. GUILLAUME.

Je conçois que cela a dû vous faire de la peine; cependant je n'y vois pas un motif plausible de séparation.

Madame GERARD.

Oh! monsieur, j'ai juré que je quitterais la maison et je tiendrai mon serment; je ne suis pas, Dieu merci, embarrassée de ma personne; à l'instant même, on vient de m'offrir une place de concierge dans un hôtel qui est à vendre rue des martyrs, et j'y serai installée pas plus tard que dans une heure. On ne doutera pas de ma probité, quand on saura que appartenu à M. Guillaume.

M. GUILLAUME.

J'en suis fâché... moi qui, ce matin encore, songeais à

vous assurer à tous deux, une existence honnête pour vos vieux jours.

Madame GERARD.

Tous les trésors du monde ne me feraient pas changer de résolution.

M. GUILLAUME.

Ah ! c'est de l'obstination, cela, madame Gérard !

Madame GERARD.

Non, monsieur.

M. GUILLAUME.

Vous vous repentirez, croyez-moi, d'avoir trop écouté un moment de dépit.

Madame GERARD.

Je consens à en porter la peine.

M. GUILLAUME, *à part, et riant.*

Elle a du caractère. (*haut, et reprenant le ton sévère.*) C'est votre dernier mot, madame ?

Madame GERARD.

Oui, oui, monsieur. . . . je suis désolée de vous quitter ; le dévouement le plus profond...

M. GUILLAUME. *d'un ton sévère.*

Vous ne m'en donnez pas de preuves... Adieu madame. Vous vous repentirez. . . (*Il rentre dans son appartement.*)

SCÈNE VIII.

Madame GERARD, *seule.*

Voilà ce que je redoutais le plus, la colère de M. Guillaume !... mais il se fâche en apparence ; au fond, il est trop juste pour me désapprouver, lui dont la vie entière a été un exemple continuel de courage et de fermeté ! je suis bien sûre au moins de ne pas perdre son estime.

SCENE IX.

Madame GERARD, le PERRUQUIER.

LE PERRUQUIER.

Jé réviens... ah bon !... jé vous trouve à propos, ma chère voisine.

Madame GERARD, *d'un ton sévère.*

Que voulez-vous ?

LE PERRUQUIER.

En homme exclusivement occupé dé son art, j'étais impatient dé connaître les résultats dé la perruque qué j'ai faite à votre mari.

Madame GERARD.

Eh ! quoi?... c'est vous qui lui avez conseillé...

LE PERRUQUIER.

Moi-même! eh bien, sandis ! comment l'avez-vous trouvé ? n'est-cé pas qué ça lui donne une physionomie toute particulière?

Madame GERARD *s'emportant contre lui.*

Vous êtes un sot!

LE PERRUQUIER *reculant.*

Eh donc! qué voulez-vous dire?

Madame GERARD *s'avançant toujours sur lui à mesure qu'il recule.*

Un impertinent!

LE PERRUQUIER.

Est-ce à moi qué s'adressent ces flatteuses épithètes?

Madame GÉRARD.

Jene sais à quoi il tient que je vous fasse repentir...

LE PERRUQUIER.

Doucettement!... pas de gestes !

Madame GÉRARD.

Il vous convenait bien de disposer ainsi de la tête de mon mari !

LE PERRUQUIER.

Dé la tête!

Madame GÉRARD.

Ce soin-là ne regardait que moi, moi seule, entendez-vous?

LE PERRUQUIER.

Eh bien, est-cé qué jé l'ai dans ma poche, la tête dé votre mari ?

Madame GÉRARD.

Mêlez-vous de vos affaires, et ne vous avisez plus de venir troubler les ménages.

SCÈNE X.

Les précédens, M. GÉRARD *reparaissant par le côté gauche.*

GERARD, *à part.*

Résister... même à M. Guillaume! quel entêtement!

LE PERRUQUIER.

Ah! mossu Gérard, venez donc prendre ma défense.

GÉRARD, *s'emportant à son tour.*

Que vois-je ?.. Vous ici infernal homme!.. sortez, sortez bien vite.

LE PERRUQUIER.

A l'autre, jé suis entre dux fux!

Madame GÉRARD, *d'un côté.*

Si j'écoutais ma colère !...

GÉRARD, *de l'autre.*

Si je ne retenais mon bras!

LE PERRUQUIER.

Jé tombe dé Charibe en Sillaze!

Madame GÉRARD.

Restez chez vous.

GÉRARD.

Ne mettez plus les pieds ici.

Madame GÉRARD.

Je vous maudis!

GÉRARD.

Je vous ôte la pratique de M. Guillaume.

Madame GÉRARD.

Je vous dévisage... si jamais vous avez le malheur de vous trouver sur mes pas, de me dire un mot, ou de lever seulement les yeux sur moi. (*Elle sort emportant son paquet*).

GÉRARD, *s'animant de même, arrache sa perruque et la jette au nez du perruquier.*

Tiens, voilà ta pomme de discorde, puisse le diable t'emporter avec elle!

LE PERRUQUIER, *s'échappant.*

Jé né m'attendais guere à cette catastrophe! pauvré tatalent, comme on vous humilie! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

GÉRARD, *seul.*

Va, va, que je ne te revoie plus !... Et ma femme, ma femme ! la voilà donc partie ! où va-t-elle ? où court-elle ? où fuit-elle ? ah ! maudite tête !

SCÈNE XII.

M. GUILLAUME, *sortant habillé de son appartement.* GERARD.

M. GUILLAUME.

Gérard ?

GÉRARD, *se sauvant à l'extrémité de l'avant-Scène.*

Monsieur ?.. (*cherchant à cacher sa tête avec ses mains.*) ah ! mon dieu !

M. GUILLAUME.

Eh bien ! qu'est-ce ? (*Riant en voyant sa tête rasée.*) ah ! ah ! ah !

GÉRARD.

Mille pardons, monsieur, c'est que. . .

M. GUILLAUME.

Ah ! ah ! ah ! ah !... je devine, tu viens déjà de faire le sacrifice... (*sérieux*) c'est bien, Gérard, très-bien.

GÉRARD.

Pas trop, je ne sais où me cacher. (*Il se cache la tête avec une serviette.*)

M. GUILLAUME.

Ne m'en veux pas, mon ami ; mais, vrai, je ne puis m'empêcher de rire de la figure que... ah ! ah ! ah !

GERARD.

Je ne suis pas beau comme cela, je m'en doute bien.

M. GUILLAUME.

Allons, allons, remets-toi ; je garderai mon sérieux.

GERARD.

Oh ! riez tant que vous voudrez ; j'ai bien mérité qu'on se moquât de moi.

M. GUILLAUME.

Gérard, je vais chez mon notaire, apprête-toi, nous aurons tantôt quelques petites courses à faire ensemble. . . du courage ! j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais ma foi, ta femme....

GERARD.

Ah mon dieu! j'en était sûr.

M. GUILLAUME.

Adieu, je rentrerai dans une heure. (*Il sort*).

GERARD, *seul*.

Mon pauvre maître, il a ri... ça ne lui arrive pas souvent, je lui pardonne. Il faut convenir aussi qu'il avait beau jeu... (*Il se regarde dans un miroir.*) O dieu! je me fais peur à moi-même!... encore, si j'avais osé mettre mon chapeau devant lui, ça n'aurait pas tant paru. (*Il met son chapeau.*) Il me faut maintenant trouver une perruque qui ressemble à la coiffure que j'avais. Courons bien vite toutes les boutiques... heureusement que j'ai encore l'échantillon sur moi. (*Il sort*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour, ornée de beaux orangers. Dans le milieu, au fond, est une grande porte donnant sur la rue; sur le devant, un grand péristile; à droite, au-dessus d'une petite porte, on lit : logement du concierge.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAILLOT, *seul, en veste de travail, un rateau à la main.*

Morgué! l'on a ben fait de m'envoyer un aide. Depuis que c't hôtel est en vente, si on n' frappe pas cent fois dans la journée à c'te porte, que je n' sois pas un honnête homme! ce sont des curieux, des musards, des gens qui passent, qui regardent l'affiche... Pan, pan ... peut-on voir la maison? ils n'en ont pas plus envie que moi, c'est égal, faut tout leur montrer de la cave au grenier, et quand ils ont tout vu, c'est trop petit. . . c'est trop grand. . . c'est ben humide... c'est... enfin cinquante raisons comme ça. Nous repasserons, nous r'viendrons demain. . . et ils ne reviennent pas; moi, ça me dérange de mon jardin, qui a ma fine ben assez de quoi m'occuper, sans compter mes deux p'tits marmots qui sont toujours après l'pan d'ma veste; papa mène-moi

dans ta brouette ; papa, fais-moi donc sauter sur tes genoux. Quand feue ma pauvre femme, qu'est morte, vivait, j'avais pns d'répit, au moins, tout c'tintoin-là était pour elle. Faut convenir qu'c'est un meuble ben utile qu'une femme! surtout dans notre état! je ne pouvons pas à la fois semer, planter et faire le ménage, arroser, bècher et prend'garde qu'les enfans n' se cassiont le cou... Tenez, tenez, en parlant de c'te race-là, les v'la qui grimpiont après l'treillage... Voulez-vous venir ici, petits drôles! attendez, morgué... si je prends mon ratiau!...

SCÈNE II.

GAILLOT ET SES DEUX PETITS ENFANS.

LES DEUX ENFANS.

Papa! papa!

GAILLOT.

Quenqu'vous alliez faire! égrener mon chasselas, et me faire accroire demain qu'les oiseaux l'ont mangé; que j'vous y retrouve encore, sarpejeu!... ventrebleu!... Tu ris en d'sous, toi, p'tit sournois... (*A part*). Les coquins m'connaissent...

UN ENFANT.

Papa, chante-nous donc ta chanson, tu sais bien, de père Anseaume.

GAILLOT.

Et vous irez coucher après?

UN ENFANT.

Oh! il fait encore grand jour, et puis, nous n'avons pas soupé.

GAILLOT.

En c'cas, venez, que j'vous donnions de l'appétit.
(*Il s'assied, et fait monter ses enfans sur ses genoux.*)
Ici, Pierrot!... saute là, Roquet!... oup!...

CHANSON.

AIR : *Eh bien, ma voisine, de Guillaume Tell.*

(*Gaillot, dans cette chanson, contrefait tour-à-tour la voix du père Anseaume et de la vieille femme.*

On dit qu' père Anseaume
Revient toutes les nuits,

Heurter au logis
D'la mère Guillaume.
— Qui frappe là !
— C'est moi, me v'là !
Toc, toc, toc, toc...
— Esprit malin,
« Va, passe ton chemin,
Tu reviendras demain.

(*Pendant la ritournelle, il fait sauter les enfans sur ses genoux*).

UN DES ENFANS.

Oh ! qué plaisir ! papa, j'ai bien peur !

GAILLOT.

La mère Guillaume
Qui jamais ne dort,
Le lend'main encor
Entend le fantôme :
— Ouvrez-moi donc,
— Non, non, non, non.
— Toc, toc, toc, toc...
— Esprit malin,
« Va, passe ton chemin,
Tu reviendras demain.

LES ENFANS.

Encore, papa, encore !

GAILLOT.

La pauv' mèr' Guillaume,
Au fond de son lit,
Lorsque vient minuit,
Tremble, dieu sait comme !
Et toute en eau,
Au coup d' marteau...
Toc, toc, toc, toc...

(*En ce moment, on frappe un gros coup à la porte de la rue.*)

(*Les petits enfans effrayés sautent tout-à-coup à bas, et vont se cacher.*)

O ciel ! papa !

GAILLOT, *effrayé lui-même.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que vous avez ?

UN ENFANT.

On a frappé... C'est p't êt' père Anseaume.

GAILLOT.

Que vous êtes bêtes! (*A part*). Et moi aussi j'ai eu peur. On y va, on y va... Mais voyez donc ces enfans, ils m'ont remué tout le corps. (*Il tire le cordon de la loge du concierge, et la porte cochère s'ouvre.*)

SCÈNE III.

Les mêmes, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Gaillot, Jardinier?

GAILLOT.

Me v'là.

LE COMMISSIONNAIRE.

Une lettre pour vous.

GAILLOT.

Pour moi!.. vous êtes bien sûr? ce n'est pas pour la nouvelle concierge qu'on a installée ici, ce matin?

LE COMMISSIONNAIRE.

Dam! voyez, si vous savez lire.

GAILLOT, *offensé.*

Si je sais lire?.. oui, mais j' n'ai pas mes lunettes... enfans, allez les chercher dans la poche de mon habit que j'ai laissé là bas, sur une cloche de melon.

(*les enfans y courent.*)

LE COMMISSIONNAIRE.

Adieu, l'ami. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GAILLOT.

Adieu.. hum! Il est encore poli, celui-là... si j'sais lire! Mon père qui était maître d'école à Montmartre! (*criant de loin*) mes lunettes, donc, p'tits drôles!.. d'ailleurs il y a lire et lire... Pour défricher ça, ce n'est pas le pont aux ânes.

SCÈNE V.

GAILLOT, Madame GERARD.

Madame GÉRARD, *descendant l'escalier du péristile, à gauche.*

M. Gaillot?

GAILLOT, *se retournant.*

Ah! c'est vous ma camarade?

Madame GÉRARD, *piquée de sa familiarité.*

Sa camarade! semblerait-il pas qu'il y a un siècle qu'il me connaît!

GAILLOT.

Eh bien! avez-vous fait vot' revue partout!

Madame GÉRARD.

Oui, oui, il y a de quoi s'occuper, dieu merci, si l'on veut remettre tout en ordre. Cela avait bien besoin de mon secours.

GAILLOT.

Oh dame, écoutez donc, v'là près d'un an que c't hôtel n'est pas habité... S'il ne s'agit que d'y trouver des toiles d'araignées et des nids d'hirondelles, vous n'en manquerez pas. Enfin, vous en v'la la concierge, c'est votre affaire.

Madame GÉRARD.

Mais vous qui êtes un homme, M. Gaillot, comment de temps en temps n'avez-vous pas un peu nétoyé, arrangé, épousseté?..

GAILLOT.

Comme vous y allez!... Est-c'que la maison me regarde?... n'y a que l' jardin qui soit de mon département... aussi, ça vous est propre... comm' la main!... vous verrez ça, la p'tite mère. (*il lui frappe sur l'épaule.*) Stila qu'achettera l'hôtel pourra s' vanter, j'dis, d'avoir l'pus beau potager du faubourg, et d'zespaliers..ah!.. en queue de Paon!

Madame GÉRARD.

Ça peut être; mais il ne couchera pas dans son jardin.

GAILLOT.

Eh! eh! eh! j'vois qu'vous êtes une femme qui s'entend... Eh ben! tenez, ça m'donne bonne idée de vous; et j'commence à craire que par la suite des temps, si queuq'fois, par hazard... enfin, on n'sait pas... le jardinier et la concierge pourriont ptet' ben n'avoir pus qu'un seul logement.

Madame GÉRARD, *d'un ton sévère.*

Vous voulez rire, sûrement ?

GAILLOT.

Eh ! eh ! eh ! asseyez-vous donc... vous devez être lasse, à force d'avoir monté et descendu ces grands escaliers ?

Madame GÉRARD.

C'est vrai que j'ai déjà bien fait de l'ouvrage.

GAILLOT.

Et puis d'aïeurs, je jaserons un p'tit brin.

Madame GÉRARD, *à part.*

C'est un bavard !

GAILLOT.

Dites donc, la petite maman, êtes-vous encore demoiselle ?

Madame GÉRARD, *à part.*

Et un curieux !

GAILLOT.

Ou ben si vous êtes mariée ?

Madame GÉRARD, *sèchement.*

Mariée !

GAILLOT.

Avez-vous des enfans ?

Madame GÉRARD.

Pas un.

GAILLOT.

J'en ai pus que ça moi, j'en ai deux. Et vot' mari ?

Madame GÉRARD.

Mort! (*à part*). C'est le moyen de lui fermer la bouche.

GAILLOT.

Vous êtes donc veuve ? et moi aussi!.. qu' c'est drôle ! Y a-t-il long-temps d'ça, vous ?

Madame GÉRARD.

Vingt-ans.

GAILLOT.

N'y en a que quatre, moi... c'est pus frais.

Madame GÉRARD, *à part.*

Il ne finira pas avec ses questions.

GAILLOT.

J'avais une femme ! ah ! la perle des humains ! jamais all' n' soufflait le mot... y en a ben peu de c'tacabit là (*Madame Gérard soupire, Gaillot s'en apperçoit.*) Queuq'vous avez donc ?

Madame GÉRARD.

Rien.

GAILLOT.

J'ai cru qu'vous soupiriez... ça vous a p'tet' aussi rap'lé votre homme ?.. (*riant.*) Morgué il y aurait un bon moyen d'oublier chacun d'notr' côté... quand je nous connaîtrons mieux... vous êtes une bonne ménagère, j'ons vu ça tout d'suite.. et puis t'nez, comme dit le proverbe : fût-on femme d'un sot, on est mieux que d'être veuve... ainsi me v'là, vous y réfléchirais.

Madame GÉRARD.

Oui, oui. (*à part*). Vraiment, il a bien choisi son temps!

GAILLOT.

Et moi, qui cause avec ma lettre, j'n'y songeais pas du tout mais aussi, ces p'tits gas qui n'm'ont pas apporté mes lunettes... Ouhé ! Pierrot!

SCÈNE VI.

Les mêmes, LES DEUX ENFANS.

UN DES ENFANS *accourant, et remettant les lunettes à son père.*

Les voici, papa, c'est mon frère qui jouait avec.

(*Il se sauve.*)

GERARD, *mettant ses lunettes et essayant de lire.*

Eh bien! qu'est-ce qu'elles ont donc ? (*Il les essuie sur sa manche, et les remet sur son nez.*) Je n'y vois pas mieux qu'avec mes yeux.

Madame GERARD.

Je le crois. . . il n'y a plus de verres.

GAILLOT, *les regardant.*

Comment, plus de verres! . . . Ah! morguen ! . . . je ne m'étonne plus si. . . Coquins! . . .

Madame GERARD.

Doucement, doucement! n'allez-vous pas les battre ?

GAILLOT.

Les battre ! . . . laissez donc !. . . c'est pour la frime... Fait'-moi donc l'plaisir de m'lir' ça vous-même, la p'tite mère.

Madame GERARD.

Volontiers. . . . . . Je n'ai pas besoin de lunettes, moi. (*Elle lit l'adrese.*) A monsieur, Gaillot, jardinier, rue des Martyrs, n.o 60.

GAILLOT.

Oh ! c'est ben pour moi. Voyons donc voir c'qu'on m'veut.

Madame GERARD, *lisant.*

Mon cher Gaillot, vous arracherez l'écriteau.

GAILLOT.

Hein ?

Madame GERARD.

» L'hotel est vendu. . . .

GAILLOT.

Ah ! Dieu soit loué !

Madame GERARD.

L'acquéreur se propose de l'aller visiter aujourd'hui même....

GAILLOT.

Aujourd'hui ?

Madame GERARD.

« Je vous engage donc, vous et la concierge, à mettre » bien vite la maison en état de recevoir votre nouveau » maître ; car j'ai vendu à la condition qu'on vous main- » tiendrait tous deux dans la place que vous avez. »

GAILLOT.

Eh ben ! c'est-y là une bonne nouvelle ?

Madame GERARD.

Oui, mais nous n'aurons jamais le temps. . . .

GAILLOT.

Bah ! bah ! je vous baillerons un coup de main.

Madame GERARD.

Tout est sens dessus dessous.

GAILLOT.

J'arrangerons le plus gros.

Madame GERARD.

Et puis, ne faut-il pas que j'aille me mettre, moi-même, d'une manière plus décente, plus convenable.

GAILLOT.

Vous êtes bien comme cela.

Madame GERARD.

Bien! bien !. . . . . c'est fort bon pour vous, M. Gaillot, un jardinier.... mais moi, obligée de représenter, de parler, enfin de paraître pour la première fois devant un maître que je ne connais pas.. . . Puis-je, en conscience ?..... (*En ce moment on frappe à la grande porte.*)

GAILLOT.

On frappe ! ah ! morgué ! si c'était déjà lui !

Madame GERARD.

Je n'ai qu'une robe à passer.... une coëffe.... ma palatine...

GAILLOT.

Allez, allez donc : en ce cas..... j'li ferons les honneurs en vous attendant. (*Il tire le cordon, la porte s'ouvre, et l'on voit paraître M. Guillaume ayant le bras appuyé sur celui de Gérard.*

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME, GERARD, *coiffé comme il avait ses cheveux auparavant*, GAILLOT.

GAILLOT.

O mon Dieu, oui, ça m'a bien l'air de l'acquéreur.

GERARD.

Mon cher maître, sans trop d'indiscrétion, ne puis-je savoir maintenant où vous allez?

M. GUILLAUME.

Chez moi.

GERARD.

Chez vous!

M. GUILLAUME.

Oui, je viens d'acheter cet hôtel.

GAILLOT.

Pas d'doute c'est lui.

GERARD.

Comment? vous quitteriez le faubourg St.-Germain?

M. GUILLAUME.

Oui, je vivrai ici plus retiré, plus tranquille.

GAILLOT, *s'avançant, à part.*

Faut ben l'prévenir pourtant (*haut et saluant*), monsieur j'ons ben l'honneur d'être l'votre....

M. GUILLAUME.

Ah!.... qui êtes-vous, mon ami?

GAILLOT.

François Gaillot, jardinier d'puis quinze ans dans c'te maison, où j'ons eu l'honneur de voir mourir M. le président de Clainville, l'ancien propriétaire; son neveu, qu'en a hérité, il y a un an, a ben voulu n'pas m'en chasser, et j'espérons ben que tant qu'et tout'fois que j'ferons not' devoir, j'aurons itou la valiscence de rester au service de monsieu.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, j'ai promis de ne déplacer personne.

GAILLOT.

En fait d'zèle et d'probité, informez-vous dans l'quartier, aux Porcherons, au Bœuf rouge..... tout l'monde vous dira que certainement....

M. GUILLAUME.

Dites-moi : êtes-vous seul ici?

GAILLOT.

Non, monsieu, j'avons avec nous, d'puis c'matin seulement, a telle enseigne même que je n'savons pas encore son nom, une femme qu'est venue pour êt' concierge et avoir soin du dedans.

M. GUILLAUME.

Où est cette femme?

GAILLOT.

Mais, sauf votre respect, elle est allée se r'pomponer un brin, pour, à c'quell' m'a dit, paraître devant monsieu, de façon pus honnète.... j'vons l'avertir.

M. GUILLAUME, *riant.*

Non, non, ne la dérangez pas.

GAILLOT.

All' vous f'ra voir la maison qu'a ben besoin d'être un peu réparée par ci par là.

M. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

GAILLOT.

Pour c'quest du jardin, j'allons vous y conduire nous même. Oh! les allées, c'est comme un miroir!... vous n'y trouveriez pas une paille.... Les arbres, en plein rapport.... de la creusanne, du beurré, du St.-Germain, et des demi-sergens! Oh! des demi-sergens, vous en aurez un régiment c'tannée.

GERARD.

Cela n'est pas à dédaigner!... ce n'est pas l'embarras, vous serez ici en bon air.

GAILLOT.

Je l'crais . . . Paris d'un côté, la campagne d'l'autre ... Montmartre à deux pas, . . j'voyons tous les jours passer devant not'porte des ânes et des enterremens.

GÉRARD (*à part.*)

Ah! madame Gérard! . . nous eussions été si heureux... Ah! n'y pensons pas!

GAILLOT.

Enfin, faut espérer que monsieur sera content de son inquisition.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, je l'espère; (*à part*) surtout si je parviens à exécuter mon plan.

GAILLOT.

Monsieur veut-il avoir la complaisance d'nous suivre? j'allons. . .

M. GUILLAUME.

Non, non, restez, restez. . . j'aurai plus de plaisir à me promener seul.

GERARD.

Vous ne voulez donc pas non plus que je vous accompagne?

M. GUILLAUME.

Ce n'est pas la peine... je vais faire quelques tours dans le jardin . . . demeure, qu'en revenant je te retrouve ici. (*Il va pour sortir à gauche.*)

GAILLOT.

A droite, M..... la grille varte.

SCÈNE VIII.

GÉRARD, GAILLOT. *Gaillot se frottant les mains.*

C'n'est pas pour dire; mais il a l'air d'un bien bon homme, c'monsieur-là!

GÉRARD.

Il n'en a pas que l'air, allez.

GAILLOT.

Vous, monsieur, vous êtes son. . . . . .

GÉRARD.

Son valet de chambre.

GAILLOT.

Il y a long-temps que vous êtes à lui?

GÉRARD.

Trente ans.

GAILLOT.

Ça fait vot'éloge et l'sien...et comment donc c'que vous l'appelez? car je n'sais l'nom de personne ici, moi.

GÉRARD.

M. Guillaume.

GAILLOT.

M. Guillaume! c'n'est pas c'gros marchand de bois qui a un si beau chantier tout près d'ici.

GÉRARD.

Non, non; ce n'est pas un marchand de bois.

GAILLOT.

Ah! dame, excusez, il y a tant d'Guillaumes dans Paris; c'est comm'des Gaillots , il y en a par tout, et je n' somm's pourtant pas parens... mais sans être trop curieux...

GÉRARD.

Non, il ne l'est pas.

GAILLOT.

Queu métier fait-il vot'maître? c'est-à-dire le mien, pisque m'vlà son jardinier.

GÉRARD.

Quel métier il fait?

GAILLOT.

Oui.

GÉRARD.

Celui de rendre service à tout le monde. . . . mais il faut que je vous prévienne d'une chose; c'est qu'il déteste les bavards et les indiscrets.

GAILLOT.

En c'cas, nous serons bien ensemble.

SCÈNE IX.

Les mêmes, Mde. GÉRARD (*sortant du logement du concierge.*)

Mde. GÉRARD (*plus habillée.*)

Me voilà M. Gaillot. (*appercevant son mari.*) Ciel!

